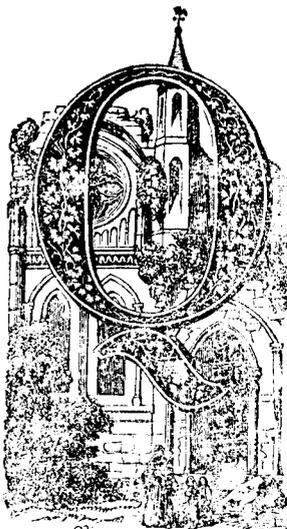


LA MEUNIÈRE DU MOULIN A EAU.



I.

QUAND j'étais jeune,—il y a un an, il a un siècle!—j'aimais les tableaux au pastel. J'y trouvais la poésie du matin, l'aube faite de rayons et de rosée, la fleur azurée de l'aurore, les fraîches et périssables couleurs du rêve et de l'impossible. Je m'attachais avec joie devant un Rosalba ou un La Tour, et je m'essayais à ce jeu charmant. Voyez :

Sur la lisière orientale de la Champagne, les chasseurs et les paysagistes ont quelquefois traversé la petite vallée de Ravenay, célèbre dans le voisinage par ses noisetiers et ses moulins à eau. C'est une nature un peu coquette, qui rappelle trop les paysages d'opéras comiques. Là, le versant de la colline n'est pas déchiré par des roches ou par des bancs de sable ; au sommet, une vieille tour ou un vieux château ne tombent pas en ruine ; rien de sauvage, rien de désert : la piété d'une anachorète ou la douleur d'une amante délaissée y serait mal placée ; car comment prier et se plaindre sans cesse au milieu d'une nature féconde, qui vous convie aux joies de la terre par le spectacle de la fleur et du fruit, des bouquets, des moissons et des vendanges ? Cette vallée de Ravenay est si bien bénie du ciel qu'on y chercherait en vain un arpent de terre stérile ; il n'est pas jusqu'aux chemins qui n'y produisent l'herbe la plus touffue et la plus odorante. Ainsi la douleur y serait toute dépaysée. Où aller pour pleurer quand tous les buissons vous jettent au passage des chansons et des parfums ? On aura beau faire pour rencontrer une image de mort : la vie est partout, même dans le cimetière, qui est encadré d'une haie fleurie et où il y a plus de pommiers que d'épithaphes. Mais, qu'ai-je dit ? la douleur est de tous les pays ; car la douleur entraîne avec elle ce monde de l'âme qui nous cache l'autre et qui est plus souvent le désert que la verte oasis.

Dans cette vallée de Ravenay, j'ai assisté de loin en loin au spectacle d'un amour qui m'a touché. Je veux le retracer ici tel que je l'ai vu dans la poésie de la jeunesse et de la campagne. Ne vous attendez pas à quelque scène dramatique ou passionnée. Je n'ai guère pour moi que l'attrait de la vérité.

En 1839, vers la fin du mois de mai, je passais, par la vallée de Ravenay, qui, déployait un luxe inouï ; les censeurs, les pommiers et les aubépines secouaient sur les marges vertes du chemin une neige odorante qui cachait les marguerites. J'allais lentement dans le riant cortège de la jeunesse et de la poésie, quand tout à coup l'amour se mit de la partie, en offrant à mes regards ravis une douce image que je vois encore dans mon cœur. J'écoutais depuis quelques minutes une voix agréable qui chantait cette vieille chanson de Quinault et de Lulli :

C'est l'amour qui retient dans ses chaînes
Mille oiseaux qu'en ces bois nuit et jour l'on entend.
Si l'amour ne causait que des peines,
Les oiseaux amoureux ne chanteraient pas tant.

J'écoutais avec charme, non pas pour la voix ni pour la chanson (il y en a de plus mauvaises), mais à cause du théâtre. Tout d'un coup, au dessous du chemin, j'entrevis une belle fille de dix-sept ans à peine et un âne assez indolent, qu'elle chassait devant elle avec un rameau de noisetier. A ma vue, elle se tut et rougit. Je m'arrêtai contre le tronc d'un pommier pour mieux la voir passer. C'est ici le lieu de vous faire son portrait, un simple portrait au pastel. Elle avait alors une petite figure tout enjouée et toute printanière, pleine de sourires et de roses. Quel éclat et quelle fraîcheur ! quelle innocence et quelle gaieté ! des dents blanches comme du lait, des cheveux blonds, dont quelques touffes rebelles s'échappent du peigne et du petit bonnet ; pas la moindre parure : ni collier ni pendants d'oreilles, pas même une rose ni un bouquet de violettes au corsage ! Et quel joli corsage, pourtant ! Mais n'allons pas plus loin.

Sans trop m'en douter, je suivis l'âne et la belle fille dans le sentier du moulin, dont la chanson monotone retentissait dans toute la petite vallée. La jeune meunière tourna autour de l'étang, jeta le blé près d'une porte et chassa l'âne vers l'écurie, après quoi elle vint près de moi détourner les grandes herbes amassées devant la roue. Je voulais lui parler, mais je ne savais que lui dire. Elle semblait surprise de mon silence ; elle me regardait d'un air tout apprivoisé ; enfin elle s'éloigna avec une petite moue candide, en songeant sans doute que je n'avais pas grand esprit. Elle s'arrêta à la porte d'un petit jardin où il y avait plus de salades et de betteraves que de roses ou de jacinthes. Cette fois j'allai à elle la parole sur les lèvres. Je lui demandai quelques violettes de son jardin, sans oublier de vanter les roses de ses joues.

Elle me sourit en rougissant et s'agenouilla pour cueillir des violettes. En vérité, je me serais bien agenouillé moi-même pour cueillir avec mes lèvres les roses en question. A peine m'eut-elle offert les violettes, que sa mère l'appela d'une voix impatientée. Adieu, lui dis-je en respirant le bouquet. Elle s'en vola comme un oiseau. Je la suivis d'un regard presque amoureux. Elle descendit quatre à quatre l'escalier de l'étang ; elle arriva tout essouffée au seuil de la maison. Au même instant je vis apparaître à la porte un beau dragon, qui se pencha pour l'embrasser, tout en relevant ses moustaches. Tout dragon qu'il était, il avait des façons tendres et galantes.

—Mon cousin, dit-elle avec un air de surprise, est-ce que vous n'êtes plus soldat ?

—Toujours, dit-il ; tu ne vois donc pas mes insignes de brigadier ? toujours soldat, pour servir le pays et la cousine.

Ils entrèrent dans la maison. Je n'avais plus rien à voir ni rien à entendre ; je m'éloignai, tout en songeant que le cœur de la jolie meunière allait sans doute prendre aussi du service. Et tout en respirant son bouquet :

—Ce parfum-là, dis-je ; c'est sa candeur qui s'envole.